

Le Godfather du Pochoir

Entretien réalisé par Laurent JACOBI

Des expositions en préparation, 40 à 50 mails par semaine, une reconnaissance internationale, Blek le Rat a inspiré toute une génération de graphes.

Verve et inspiration intacte, il nous éclaire. Sur sa carrière, son passage d'artiste de rue aux galeries d'art, et... son séjour à Buenos Aires.



Comment tout a commencé ?

J'ai fait des études aux Beaux Arts puis en architecture à Paris. Dans le cadre de mon diplôme, au début des années 80, je travaillais avec des adolescents dans des friches autour d'espaces dits « libres ». Un jour, les gamins ont repeint de graffitis notre cabane. Une bonne idée. Un vrai déclic. Avec mon ami Gérard, on s'est dit « on va faire pareil » sur les murs de Paris... Nous avons donc acheté des bombes pour carrosserie de voitures et sommes allés dans le 14^e arrondissement. J'ai fait une espèce de graffiti très inspiré par les modèles américains. Pas terrible, si je m'en rappelle bien.

Tu n'avais rien vu de tel avant ?

Bien sûr que oui. En 1971, lors d'un voyage à New-York, j'avais été impressionné par les dessins dans le métro. C'était resté très fort dans ma mémoire, en gestation. Et puis, si je remonte encore dans le temps, plus jeune, lors d'un séjour en Italie, j'avais remarqué sur les murs des vestiges fascistes. Malgré le sujet, j'avais trouvé ces pochoirs très beaux. Il ne faut pas oublier aussi les graffitis politiques sur l'Algérie Française ou autour de Mai 68.

Le graffiti, tu le retrouves partout : à Rome, à Pompéi ou Parthénon. C'est une forme d'art qui a toujours existé, un phénomène social qui permet à la parole individuelle de passer dans le collectif. Tu peux tout dire, ton amour ou ta haine.

Ta carrière commence avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en France.

Oui, mais on ne peut pas dire que nous avons été très soutenus... J'ai sillonné la France en 4L et acquis assez rapidement une notoriété par la presse, et notamment un article de *Télérama* en 1983. Dans les années 80-90, le graffiti a explosé. Il y en avait partout. Un véritable rouleau compresseur. Il n'y avait plus un millimètre de libre, il y avait des tags partout.

Quelles sont tes influences dans ton travail ?

Au niveau du concept, nous sommes dans le prolongement du Pop Art. J'ai été marqué par le travail de l'anglais David Hockney. J'ai vu une expo en 72-73 et été fasciné par ses dessins aux crayons de couleurs. Dans un film, que j'ai dû regarder 5-6 fois, *The Bigger Splash*, on le voit peindre un personnage grandeur nature sur les murs d'un appartement de Londres. J'ai trouvé cela magnifique.

Il y a aussi Richard Ambleton. En 1983, il est passé par Paris pour peindre des personnages de 2-2m50 de haut : des ombres superbes. A l'époque, je ne faisais presque que des petits rats, j'ai alors décidé de passer à une taille supérieure.

Ta technique ?

Dès le début, j'ai commencé à travailler au pochoir. Si on exclue les graffitis politiques, je suis le premier à l'avoir utilisé pour une œuvre artistique. Il n'y a pas d'aléatoire. L'image est propre, belle. Tu la prépares dans ton atelier et tu peux la reproduire indéfiniment. Je ne suis pas assez fort pour travailler *free-hand*. Le pochoir est une technique très appropriée à la rue car c'est rapide. Tu n'as pas l'angoisse de te faire attraper par les flics.



L'idée du risque a-t-elle conditionné ton travail ?

Pas du tout. Au début des années 80, les flics ne disaient rien. Ils demandaient si c'était politique. Je répondais « c'est de l'art » et c'était fini. Les problèmes ont commencé avec le tag. Au début, les policiers pensaient que c'était sectaire... La répression est arrivée ensuite. Quand ils ont compris que c'était juste des gens qui écrivaient leur nom. J'ai alors eu beaucoup de soucis. Je me suis fait attaqué à New-York et ai fini en chambre correctionnelle à Paris...

Cela n'a jamais été un plaisir de travailler dans la rue. Je suis parano et pas tranquille. Aujourd'hui, même quand je demande la permission, j'ai toujours un peu peur.

Tu retournes voir ce que tu as fait ?

Je reviens systématiquement. Je prends des photos. Je discute avec les gens, j'observe les réactions sans toujours dire que je suis l'auteur. C'est le moment le plus agréable du graffiti : un vrai moment de bonheur.

Qu'est-ce que tu essaies de provoquer chez le spectateur ?

Du plaisir avant tout. Je n'ai pas envie d'agresser les gens. Mes images sont cool et visibles pour tout le monde. Je veux plaire, être aimé plutôt que détester.

Comment est-considéré le graffiti aujourd'hui ?

En France, tu es encore un vandale. Il y a toujours eu quelques galeries mais cela demeure marginal. En Angleterre, aux US, en Australie, le soutien des médias, des politiques ou du marché de l'art est beaucoup plus fort. Je suis ainsi beaucoup plus connu à l'étranger que dans mon pays.

Qu'est-ce qui t'intéresse ?

Après les périodes pochoirs, tags et graphes, nous sommes dans une phase d'interventions dans les espaces urbains. Il y a, par exemple, le Space Invaders. J'aimais aussi Jérôme Mesnager, Costa ou Zeus avec ses détournements d'affiches. En France, malheureusement, c'est assez pauvre. Nous manquons d'imagination et de créativité. Nous sommes lourds et mettons des années pour assimiler quelque chose de nouveau. Il faut aller à Londres, en Australie, en Chine pour voir des choses vraiment différentes et innovantes. Je pense à un américain qui fait des moulages avec du scotch qu'il pose dans la ville. Il y aussi un anglais qui s'amuse avec des petits personnages et les met en situation dans l'environnement.

Es-tu conscient d'avoir eu de l'influence sur le graffiti ?

Oui. Dès le début, j'ai vu beaucoup s'intéressaient à mes pochoirs. Cela s'est calmé jusqu'à ce que Banksy remette cette forme d'art à la mode.

Je reçois beaucoup d'e-mail, presque 40 ou 50 par semaine On m'interroge sur ma technique. On me demande des conseils de créativité. Cela fait plaisir. J'essaie d'être gentil. A soixante ans, je suis comme un grand-père. On m'appelle le Godfather du pochoir...

Quels rapports as-tu avec l'Argentine ?

En 2006, j'ai été contacté pour un documentaire et ai passé 10 jours à Buenos Aires. Je suis arrivé en décembre, il faisait beau. J'étais logé chez une vieille dame bourgeoise morte depuis peu. L'architecture est très européenne. J'avais l'impression d'un voyage dans le temps. C'était comme ma jeunesse en Europe.

J'ai peint des bateaux abandonnés à la Boca. Je suis aussi intervenu dans un terrain vague entre deux immeubles habités par un couple et des chiens. Ils avaient accumulé des milliers de choses récupérées dans les poubelles et j'ai rajouté mon personnage par dessus. J'ai aussi collé des affiches à Palermo. Et, surtout, j'ai eu beaucoup de problèmes...

Quels genres ?

A Palermo justement, une femme s'est énervée et a décollé toutes mes affiches. Un dimanche matin, je me suis fait dénoncé par des gens du quartier et me suis fait arrêté par la police. Ils m'ont amené au poste, ont pris mon passeport et m'ont interrogé. Ils ne voulaient pas croire que je ne parlais pas espagnol. Je me suis retrouvé en taule une journée...

As-tu trouvé des différences ?

C'est beaucoup plus politique. Avec des messages très précis. C'est aussi le cas à Mexico City. J'ai ainsi réalisé là-bas un énorme Victor Hugo sur une maison appartenant à des trotskystes.

As-tu un discours politique ?

Dans le cas de Victor Hugo, évidemment. Sinon, je n'ai pas de discours politique de gauche ou de droite. J'ai fait un David qui porte une Kalachnikov. Cela m'a valu des ennuis. Je disais simplement, « je ne veux plus de guerre entre Israël et Palestine » : le droit pour les palestiniens d'avoir un Etat et d'aller et venir librement et, de l'autre coté, Israël en paix.



En ce moment, tu travailles sur quoi ?

Ce sont les 30 ans du Rat. Je travaille sur 3 expos pour 2011-12 : San Francisco, Londres et Paris. Je prépare des tableaux. Il y aura un mélange d'anciens personnages et de nouveaux.

Le Rat a-t-il évolué ?

Non, c'est toujours le même. Il vieillit beaucoup... J'ai soixante ans. Mon histoire est faite. J'aimerais un jour arrêter. J'en ai un peu marre. Marcel Duchamps a stoppé sa carrière pour jouer aux échecs jusqu'à la fin de sa vie. C'est une question d'argent. Nous n'avons pas de retraite, les artistes...

Tu procèdes comment à présent ?

Je demande la permission et l'autorisation avant d'investir un mur. Je travaille avec des galeries à Los Angeles et à San Francisco. Il s'agit de commandes pour des particuliers, des institutions ou de grandes marques. Je crée des images en fonction des lieux. Je travaille encore « illégalement » mais plus du tout à Paris. Je n'aime plus cette ville.

Un conseil pour « devenir artiste » ?

J'ai un fils de 18 ans. Je lui dit : ne sois jamais artiste, c'est trop dur. La vie d'un artiste n'est pas faite d'amour, d'eau fraîche et de créativité. Il y a des recettes à connaître. Il faut savoir comment fonctionne le marché de l'art. Il s'agit aussi de parler à son public, de le flatter, de lui donner des choses compréhensibles. Le marché est une cuisine qui s'apparente à la bourse. J'ai appris sur le tas. C'est un vrai business complexe avec des règles, des lois, des façons d'exposer, de mettre en valeur son travail pour obtenir une valeur marchande. Je n'en avais pas conscience avant.

Tu ne pensais pas vivre de ton art ?

Pas vraiment. J'avais surtout conscience qu'il s'agissait d'une nouvelle forme d'art, d'une autre expression. Nous ne savions pas comment cela allait se développer mais on comprenait que nous amenions une nouveauté. Je ne pensais pas que j'allais en vivre et que je serais reconnu aux US, en Angleterre grâce à Banksy ... J'entrevois la cassure. Peindre dans son atelier et exposer dans une galerie n'était plus l'avenir. C'était une transition. L'art est devenu public. Il n'est plus réservé à une élite. Il y a une vraie « démocratisation ». En effet, il n'y a pas de contradiction à être exposé dans une galerie et un travail gratuit dans la rue.

L'art de la rue est éphémère, comment le gérer ?

C'est éphémère et pourtant la trace est importante. Il ne reste rien des années 80. Par exemple, les graffitis de Keith Haring ont disparu et ne sont plus palpables. Au début, je ne faisais pas de tableaux et ne prenais même pas de photos. Je n'imaginais pas que cela puisse être une œuvre. C'est triste car une partie de ma vie est perdue. J'ai conservé quelques pochoirs, de rares clichés. Il faut laisser une mémoire de notre passage. Le seul moyen est de travailler sur des supports : toile, bouts de bois... J'ai commencé à prendre des photos quand j'ai senti de la consistance. Depuis 20 ans, j'ai des tableaux et des œuvres chez des collectionneurs. Elles resteront.

Comment as-tu senti que tu créais une œuvre ?

C'est affreux à dire mais j'en ai pris conscience quand les gens m'ont proposé de l'argent. Mon travail a pris une autre valeur. Quand je suis vendu chez Christie's ou Sotheby's pour 40 000 dollars, il se passe quelque chose, la dimension change. Et notamment, chez les personnes qui ne considéraient pas le graffiti comme une forme d'art à part entière.

C'est triste, mais tout a un prix. Au départ, j'avais un discours, je voulais sortir du système, baiser le marché de l'art. En fait, c'est impossible. Tu ne sors pas du système, tu ne peux y échapper si tu veux en vivre. A soixante ans, je ne veux plus baiser personne. Je ne fais plus la révolution. J'ai compris que je ne changerai plus le monde. Pour autant, je continue de travailler gratuitement dans la rue. Je donne accès à des images que les gens n'ont pas l'habitude de voir dans les musées. C'est de l'art au coin de la rue. C'est des cadeaux que je fais au monde.

Pour lire l'entretien en espagnol
<http://www.escritosenlacalle.com/blog.php?Blog=54>

Les images de Blek le Rat:
<http://blekmyvibe.free.fr>

<http://bleklerat.free.fr>